

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 18 (1917)

Artikel: Eugène Rambert : à propos d'un livre récent
Autor: Bessire, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750516>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EUGÈNE RAMBERT

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Il est d'assez bon ton aujourd'hui, parmi les jeunes écrivains, ceux du dernier „bateau“, de manifester à l'égard d'Eugène Rambert une sorte de dédain, presque toujours comique d'ailleurs par les raisons qu'ils en donnent. Il ne convient point d'en concevoir de l'humeur. L'auteur des *Alpes suisses*, qui aimait fort la jeunesse et lui pardonnait si volontiers ses écarts littéraires, quand il croyait apercevoir quelque chose dessous, se contenterait probablement de sourire et, tout au plus ferait ça et là, en marge de ces compositions, courir un peu sa plume et sa fine ironie. Après tout, Rambert ne s'en porte pas plus mal, son œuvre pouvant supporter et les injures du temps et les éraflures de la critique. Sans doute, la forme, chez lui, n'est pas impeccable et l'écriture artiste n'est point son fait, mais elle a paru très suffisante à de bons juges — Renan, Schérer, Ste-Beuve, pour ne citer que ceux-là; et bien que la mode ne soit plus au respect de l'autorité, ce qu'ils ont dit de l'homme, de son style et de ses idées, témoignera devant la postérité de l'estime en laquelle le tenaient, au dix-neuvième siècle, quelques-uns des écrivains et des penseurs les plus éminents. Sous une écorce parfois rugueuse, c'est un fruit sain et plein de saveur.

En littérature, les morts vont vite, c'est connu. Rambert n'échappait pas à cette loi et il attendait son biographe, lorsque M. V. Rossel est heureusement venu le tirer du menaçant oubli. Une petite remarque, en passant. S'il est possible que d'autres eussent pu rendre ce service à notre littérature romande, je constate, sans vouloir désobliger personne, qu'ils ne l'ont point fait, et que rien ne semblait indiquer qu'ils y eussent songé sérieusement.

Au demeurant, l'auteur des *Deux Forces* était bien qualifié pour entreprendre une tâche vers laquelle ses goûts, son caractère, ses études, voire même un peu d'atavisme, l'attiraient irrésistiblement. Entre le biographe et son modèle, il existe en effet un lien plus puissant que celui de la sympathie littéraire: celui des affinités naturelles. Paysan par la naissance, Rambert l'est resté toute sa vie, — c'est lui-même qui l'affirme, et le „broussetou“ de laine, dans lequel il se sent si à l'aise quand il écrit, n'est pas pour contre-

dire cette assertion. Il s'en fait gloire, avec raison, du reste ; mais voilà précisément pourquoi M. Rossel, si préparé à sa tâche par ailleurs, est particulièrement bien placé pour dissenter avec compétence sur l'auteur des *Alpes suisses*. Cette mentalité qu'Eugène Rambert, loin de chercher à la dissimuler, s'appliquait de son mieux à mettre en lumière, avec la bonhomie un peu rude, qui est un de ses charmes, nul n'était plus disposé à la comprendre que le poète de *Nature* et qui chanta les paysans du Jura.

M. Rossel, en biographe conscient des valeurs, a placé en tête de son avant-propos, quelques lignes relatives à ce que je voudrais me permettre d'appeler l'actualité de Rambert. C'était marquer d'emblée, pour le lecteur, un des traits essentiels de cette forte personnalité, la situer pour ainsi dire et créer autour d'elle une ambiance sympathique.

„Ce livre vient peut-être à son heure, écrit M. Rossel. Par l'exemple de sa vie, l'élévation de sa pensée, le caractère profondément national de son talent, Eugène Rambert va nous rendre aujourd'hui le plus nécessaire des services. Il a été un trait d'union entre les Confédérés pendant sa trop courte existence ; trente ans après sa mort, il peut l'être de nouveau, à moins que je ne m'abuse sur tout ce que j'ai vu d'actuel dans tant de pages laissées par lui, et de pages qui, telles son *Journal d'un neutre*, ses articles sur *La Suisse dans la crise européenne*, *La Suisse et l'Europe en 1871*, *La démocratie en France et la centralisation en Allemagne*, etc., auront l'air de choses inédites.“

Non, M. Rossel ne s'abuse pas ; et tous ceux qui auront lu son beau livre lui sauront gré d'avoir tiré de l'oubli, au moment opportun, des appréciations qui ont plus de valeur encore aujourd'hui qu'à l'heure où Rambert les publia, puisque l'actualité leur donne une éclatante confirmation. Le seul point sur lequel il me semble que l'on puisse prendre en défaut la clairvoyance de Rambert est qu'il ait cru que l'Allemagne et la France gagneraient à se mieux connaître. Je ne puis m'empêcher de remarquer que c'est quand elles se sont connues le mieux qu'elles se sont le plus battues.

M. Rossel fait une très intéressante analyse du *Journal d'un neutre*, écrit à propos de la guerre de 1870. Il y a là, en effet, des choses saisissantes et son auteur semble avoir eu ce privilège, accordé seulement à quelques sages, de lire dans l'avenir. Ecoutez plutôt :

„...Le culte que le roi de Prusse rend à la Providence ressemble à s'y méprendre au salut militaire d'un caporal à son lieutenant...“ La seule différence est qu'aujourd'hui, le roi de Prusse a un galon de plus et que son bon Dieu n'a pas eu d'avancement.

Le 16 septembre 1872, Rambert note ceci :

„Ce qu'ils (les Prussiens) ont de particulier et ce qui explique la répulsion plus grande qu'inspire chacun de leurs excès, c'est un code à leur usage qu'ils ont trouvé je ne sais où et que, de leur autorité privée, ils supposent admis par tout le monde. En vertu de ce code, ils fusillent les citoyens qui leur envoient une balle sans en avoir reçu mission officielle, et brûlent les villages qui se permettent de les traiter en ennemis. La guerre a toujours été et sera toujours la barbarie ; les généraux prussiens en ont inventé le doctrinarisme.“

Voici maintenant une page, écrite en 1873 et qu'on croirait datée d'hier, tant elle a gardé toute sa piquante fraîcheur :

„Le polythéisme est, en temps de guerre, la plus rationnelle des religions. Les dieux d'un peuple entrent en guerre avec lui contre ceux du peuple voisin, ou, si les deux ont les mêmes dieux, l'armée céleste se partage. Vénus combat d'un côté, Minerve de l'autre. Ainsi, il y a guerre au ciel comme sur la terre, ce qui est logique et repose l'esprit. Rien de plus embarrassant, au contraire, rien de plus inquiétant pour la pensée que le monothéisme en temps de guerre. Conçoit-on deux peuples marchant l'un contre l'autre en invoquant le même Dieu ? Nous l'avons vu de nos propres yeux, et il est probable que la génération présente ne s'écoulera pas sans l'avoir vu plusieurs fois encore... A qui Dieu donnera-il la victoire ? Au plus digne, sans doute, c'est-à-dire à celui qui l'invoque du cœur le plus sincère, au plus religieux. Mais le plus religieux est nécessairement le plus indigne. Car s'il n'y a qu'un Dieu, père de tous les hommes, ce Dieu est un Dieu de paix, et plus on croit en lui, moins on doit être capable de graver son nom sur un engin de guerre. Tuer en priant est une comédie si on prie des lèvres, une monstruosité si on prie du cœur. Il faut donc que Dieu donne la victoire à celui qui est le moins religieux et qui prie le plus mal. Le faux conduit à l'absurde.“

„Comme tout ceci semble être de 1914 ou de 1916, dit M. Rossel, et non point de 1873 !“ Nous avons lu, en plein vingtième siècle,

de ces appels sacrilèges au Dieu des batailles. Mais que dirait l'auteur du *Journal d'un neutre* s'il avait pu voir, en 1914, les Prussiens fusiller non seulement les citoyens qui leur envoient des balles sans en avoir reçu mission officielle, mais encore et surtout les inoffensifs habitants d'un pays neutre, envahi par eux au mépris de tout droit et de la foi jurée?! Quelles réflexions lui eût suggérées le livre du général von Bernhardt, qui justifie et amplifie si bien ce qu'on vient de lire sur le doctrinarisme de la cruauté?

Mais en voilà assez sur ce chapitre; car, malgré ce qu'un membre du Conseil national a osé dire, en pleine séance, de l'obscurité qui voilait encore les causes de l'envahissement brutal de la Belgique, personne en Suisse, — du moins, on aime à le croire, — n'oserait aujourd'hui émettre un doute de ce genre.

M. Rossel a divisé son livre en deux parties. Dans la première, il parle de l'homme et de l'écrivain avec une sympathie très réelle et que j'ai relevée plus haut. Elle forme un tout très complet et pourrait donc se suffire à elle-même. Dans la seconde, il analyse avec beaucoup de finesse l'œuvre de l'auteur romand.

Ses études sont très poussées, comme disent les peintres, et l'on n'y trouve aucune trace d'un parti pris de louer quand même et malgré tout. Il garde jalousement son indépendance, et sa conscience de critique ne pactise point avec le désir qu'il a de faire aimer celui dont il trace un portrait littéraire qui peut déjà passer pour définitif. Mais si M. Rossel est un consciencieux en critique, on ne saurait nier, en revanche, qu'il ne soit d'une grande bienveillance. Les pages consacrées par lui à la poésie de Rambert en sont la preuve charmante. Peut-être Eugène Rambert eut-il l'ambition d'être un grand poète: M. Rossel ne pense pas qu'il y ait absolument réussi et le laisse entendre. Pour atténuer un peu quand il apprécie les *Gruyériennes*, par exemple, il abrite ses réserves derrière un avant-propos de ce tant regretté Henri Warnery, qui était l'indulgence même; s'il ne loue point le poète outre mesure, du moins cherche-t-il des excuses au versificateur par le choix des citations qu'il en fait. Certes, Rambert sentait la poésie, celle qui se dégage de la nature pour tout observateur bien doué; mais il ignorait l'art du ciseleur. Il prisait fort Boileau, en quoi il prouvait son goût, et n'était pas fêré de Victor

Hugo, ce qui suffit, semble-t-il, à expliquer pourquoi le chantre des *Gruyériennes* fut assez souvent désarçonné par Pégase.

La poésie d'Eugène Rambert, il convient de la chercher dans l'œuvre capitale de sa vie d'écrivain et qui fut celle aussi dans laquelle on trouve l'homme tout entier, avec les qualités qui lui assureront une place à part dans la littérature romande.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Ces deux vers de son cher Boileau peuvent servir à caractériser ses études sur les Alpes. Rambert a su voir les Alpes, parce qu'il les aimait. Il en a saisi la beauté, la majestueuse grandeur, le sens intime, et, soit qu'il décrive une ascension, soit qu'il entreprenne de nous faire connaître les mœurs de leurs habitants, c'est toujours le même souci d'exactitude dans le détail comme dans l'ensemble. Comment arrive-t-il à jeter sur tout cela le parfum de poésie qui s'en dégage? Ce n'est pas à la manière de George Sand, par une idéalisation raffinée, à quoi d'ailleurs ne le portaient ni ses goûts, ni son tempérament. J'inclinerais volontiers à croire que l'impression produite par Rambert ressemble un peu à celle que procure la lecture de certaines nouvelles de Georges Elliot. Relisez, par exemple, le récit intitulé *La mort du Rev. Ashburton*, de cette illustre romancière, et vous éprouverez une émotion intense. Dans ce récit qui fouille la vie, l'auteur n'a recours à aucun des procédés qu'emploient les conteurs médiocres qui cherchent à faire jaillir des larmes; il ne raconte que des choses que l'on pourrait presque qualifier de banales, tant elles nous paraissent familières, car elles ne sortent point du cadre de l'existence quotidienne, et, pourtant ces faits, sobrement rapportés, nous empoignent, excitent notre intérêt jusqu'à l'angoisse et nous laissent pantelants, une fois le livre fermé. Pourquoi? Parce que George Elliot recherche avant tout la minutieuse précision, la pénétrante fidélité du détail et, qu'en art, la vérité est la condition du succès réel.

Eh bien! Rambert, parlant des Alpes, est un sincère, et ses Alpes sont belles parce qu'elles sont vraies, tout simplement.

Il possédait, d'ailleurs, trop le sens de l'observation et celui de la critique pour avoir beaucoup d'imagination ou, s'il en avait, pour la laisser vagabonder à travers ses écrits. Ce défaut, si c'en est un, apparaît nettement dans quelques-unes de ses nouvelles, où

le départ entre ce qui est d'observation directe et ce qui d'imagination est frappant. Ce qui est vu est admirable à tous égards; ce qui est inventé plait moins. En revanche, sa sensibilité peut revêtir parfois une forme exquise: le *Chevrier de Praz de Fort* en fournit la preuve.

Il convient peut-être de faire remarquer ici que ce don d'exacte observation, Rambert en savait user quand il s'attaquait à la politique. A ce point de vue, son *Journal d'un neutre*, déjà cité, est des plus suggestifs. Si je ne craignais d'abuser, je pourrais extraire de ces pages des appréciations ayant toute la valeur de prophéties aujourd'hui réalisées. Je me borne à rappeler qu'il fut l'un des premiers à deviner le rôle qu'allait jouer le pan-germanisme et les dangers que, fatalement, il entraînerait à sa suite. Il a vu clairement le péril dont la Suisse était menacée et c'est pourquoi son patriotisme de fédéraliste ne s'effarouche point de plaider en faveur de centralisations qu'il estime nécessaires. M. Rossel a mis en relief, avec un rare bonheur, ce caractère de la mentalité politique de Rambert et je sais, en Helvétie, bien des autorités, parlementaires ou autres, qui goûteront peu telles pages où l'on croit ouïr le cinglement d'un coup de fouet. Ceci, notamment: „La neutralité n'est pas le mutisme.“

Parlant de l'Alsace-Lorraine, Eugène Rambert a un mot profond. L'Alsace, dit-il, pouvait être un pont entre deux races; la Prusse vient d'en faire une muraille.

* * *

M. Rossel a étudié avec une sorte de prédilection bien compréhensible chez un homme de sa tournure d'esprit et de sa valeur, l'excellente biographie que Rambert nous donna de Vinet, en 1876.

„L'Alexandre Vinet de Rambert, dit-il, n'est pas seulement un beau livre; c'est un grand livre, un des plus grands de la littérature romande. Quoique le peintre se soit effacé devant son modèle, il a déployé ici le meilleur de son talent, il a surtout cherché de toute son âme à nous restituer la palpitante réalité d'une vie qui, sous ses apparences tranquilles et modestes, fut le drame d'une conscience. Qu'il n'ait pas tout dit, qu'il ne se soit pas affranchi de certains égards ou de certains ménagements, qu'il

ait été dominé par son ardente sympathie pour le caractère, sa haute admiration pour le génie de Vinet, peu de biographies inspireront plus de confiance, rendront un son plus vif de vérité."

M. Rossel a raison d'appuyer sur le fait que Rambert n'a pas assez marqué les influences ancestrales dans le développement intellectuel et moral.

"Ne serait-ce point, dit-il, parce que les ascendants paternels de Vinet furent de sang français et sa famille maternelle de souche vaudoise, que sa nature aurait présenté ces contrastes singuliers d'élan et de réserve, de hardiesse et de scrupule, de confiante espérance et de lassitude découragée? Il y aurait eu peut-être une profitable enquête à diriger dans cette voie."

Au surplus, M. Rossel ne dissimule pas que, dès l'enfance, Vinet fut habitué à plier plutôt qu'à résister. Tout Vinet me paraît dans cette constatation.

On a comparé Alexandre Vinet à Pascal, et aussi à Sainte-Beuve. C'est beaucoup pour un seul homme. Vinet n'a pas écrit les *Provinciales*, et ce n'est point lui faire tort que de penser qu'il n'aurait pu les écrire. Il avait trop de bienveillance et, pour tout dire, il n'était pas né à l'ombre d'une cathédrale d'Auvergne. La liberté de conscience, qui lui fut si chère, est une doctrine philosophique, et ne saurait, à aucun degré, passer pour un dogme religieux, dont elle porte en elle la négation.

Quant à Sainte-Beuve, auquel on l'a également comparé, s'il suffisait d'être un bon critique, il est indémiabable que l'auteur des *Moralistes* aurait droit au rang que ses amis semblent envier pour lui; peut-être même soutiendrait-on, avec quelque apparence de vérité, qu'il a surpassé l'auteur des *Lundis* par la haute conscience et la noble sincérité. Mais, voilà, Ste-Beuve a tout de même quelque chose que Vinet n'avait pas et ne pouvait acquérir dans son milieu, ce quelque chose qui lui a fait tracer, par exemple, des portraits de femmes d'un goût parfait, et d'une merveilleuse connaissance du cœur féminin.

Vinet fut aussi un grammairien excellent. Faut-il, pour cela, le comparer à Girault-Duvivier? Laissons ce petit jeu qu'inventa la courtoisie internationale, ou le simple désir de faire une découverte. Vinet, notre Vinet, se suffit à lui-même. En l'exagérant, nous courons le risque de le diminuer.

Rambert, qui s'exerça aussi au métier de critique, se distingue par la franchise plus que par la profondeur. Cependant, quand il se trompe, c'est presque toujours par des raisons auxquelles il obéit d'instinct. S'il n'aimait pas Victor Hugo, il ne nourrissait pas une bien grande sympathie pour Ernest Renan dont il met l'influence en parallèle avec celle de Béranger. M. Rossel relève fort justement ce qu'il reste de calvinisme agressif dans Rambert :

„De cette intrusion du protestantisme militant dans la critique littéraire, on éprouve un peu d'agacement. L'esprit de la Réforme garde-t-il tant d'indiscrète et presque d'insolente présomption, même dans une intelligence aussi libre que celle de Rambert? Ne nous fatiguerons-nous pas, un jour, d'endoctriner l'univers? Qu'un peu de détachement ou de modestie nous siérait mieux!“

C'est vers la fin de sa vie que le sens critique de Rambert s'est réellement affiné. Dans les pages consacrées par lui au *Tartarin sur les Alpes*, et qui sont les meilleures, à mon gré, que l'on ait sur cette œuvre, même en France, Rambert défend spirituellement Alphonse Daudet de s'être moqué de la Suisse et de l'avoir calomniée. A ce propos, sait-on que l'idée du livre fut suggérée à Daudet par un Suisse, un Neuchâtelois, Edouard Guillaume, l'éditeur de ces jolies collections artistiques qui eurent jadis tant de succès, Lotus, Bambous, Nelumbo, etc.? Francis Magnard, alors directeur du *Figaro*, causait avec notre compatriote dont il était l'ami, et parlait de l'édition d'une œuvre que le grand journal parisien avait l'intention de demander à l'auteur de *Tartarin de Tarascon*. Guillaume, l'interrompant, lui dit: Au fait, Daudet, qui est allé souvent en Suisse et qui aime notre pays, devrait placer quelque roman dans le cadre de nos montagnes. Magnard fut frappé de cette idée et, le lendemain, Guillaume et lui se présentaient chez Alphonse Daudet. Celui-ci hocha la tête, mais, dès qu'on eut prononcé le mot de Suisse, il prit feu tout à coup.

„Tiens! — Si je promenais mon Tartarin en Suisse! J'accepte la proposition et vous pouvez m'apporter le contrat.“

Guillaume avait, sous la main, deux excellents artistes, Mirbach et Rossi, pour autant que ma mémoire n'est pas en défaut. En trois mois, le livre fut terminé et je n'ai point à rappeler ici le succès qu'il obtint. Ces détails m'ont été contés par Edouard Guillaume lui-même et j'ai pensé qu'il n'était peut-être pas inutile de les

consigner ici. Rambert a eu raison de faire justice des reproches mesquins et inintelligents adressés à l'auteur de *Tartarin* et de mettre en pleine lumière l'art exquis de ce Méridional myope qui sut faire de la Jungfrau le tableau le plus fidèle, le plus coloré, et, disons-le aussi, le plus exact qui soit jamais sorti de la plume d'un écrivain français.

Il est temps de conclure. Que restera-t-il de Rambert? se demande M. Rossel.

„Eugène Rambert restera pour l'étendue et la hauteur vraiment goethéennes de son esprit, pour son patriotisme altier et sain, pour la richesse et l'indépendance de sa pensée, pour le loyal accent de sa conscience, comme aussi pour ses vues prophétiques sur l'avenir de son pays et sur les destinées de l'Europe; il restera encore, parce qu'il s'est mesuré, sans que son talent ait trahi notre attente ni son propre dessein, avec cette grande chose, l'Alpe suisse, et avec cette grande âme, Alexandre Vinet.“

On peut souscrire sans réserve à ce jugement. Pour être vraiment poète, au sens général du vocable, Rambert manqua de la chose essentielle: le rêve. Qui donc a dit que le rêve avait des ailes et la réalité des cothurnes de plomb? L'auteur des *Alpes* avait trop de sens rassis pour se ranger parmi la troupe des décrocheurs d'étoiles. Ne lui en faisons pas un grief. — „La nature, l'histoire et l'idéal du pays, n'eurent pas de plus loyal interprète que ce ferme et grand esprit suisse.“ Cette appréciation de M. Rossel résume admirablement l'œuvre d'Eugène Rambert.

Et s'il arrivait jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, que nos petits-fils ne comprissent plus le plaisir que l'on peut trouver aux pages de ce Vaudois, qui, avec tant de clairvoyance et de raison, mit en garde son pays contre les dangers du pangermanisme, du moins, en trouveront-ils au beau livre que M. Rossel a écrit avec l'évidente et louable intention de rendre aux lettres romandes le rare service de sauver de l'oubli un homme à qui il n'a peut-être manqué qu'une scène plus vaste pour donner tout ce qu'il avait.

EMILE BESSIRE

